Document generated on 04/28/2024 11:50 a.m.

24 images

Bavardages

Yves Rousseau

Number 105, Winter 2001

Le cinéma québécois aux rayons X

URI: https://id.erudit.org/iderudit/24043ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Rousseau, Y. (2001). Bavardages. *24 images*, (105), 17–17.

Tous droits réservés © 24 images, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Bavardages

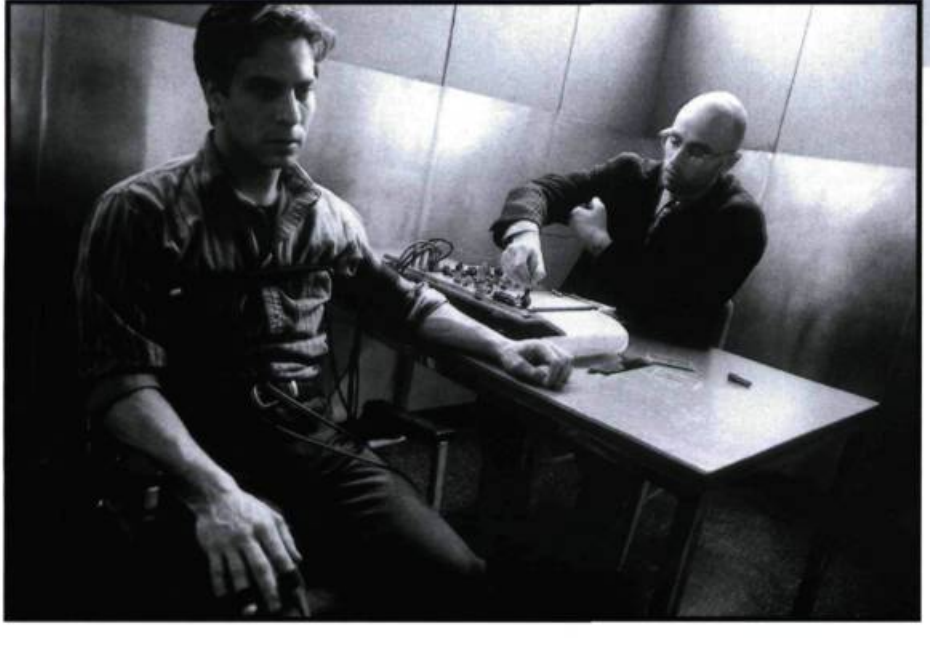
Pas besoin qu'on retrouve dans un film des dialogues du premier au dernier plan pour qu'il soit bavard. Prenez deux personnages dans une pièce, que feront-ils? Ils vont parler (la chambre est propice aux confidences; sur l'oreiller, les souvenirs ne sont jamais loin). Alors on raconte *ad nauseam* des souvenirs d'enfance, sans jamais les montrer. Des envolées pas toujours signifiantes et souvent surécrites. On communique ses souvenirs. Quand je veux voir des acteurs faire dans l'évocation, je vais au théâtre, ou alors je demande qu'on pousse le dispositif à la limite (plan de dix minutes sur André Dussollier dans ***Mélo*** d'Alain Resnais — d'ailleurs adapté du théâtre). Les auteurs de théâtre passent pour de bons dialoguistes. Pas étonnant que l'on voie bon an mal an plusieurs pièces portées à l'écran. Théâtre, oui, mais il ne faut pas tailler le cinéma en pièces. Et si le syndrome du souvenir d'enfance était le symptôme d'un autre malaise beaucoup plus fondamental ?

Un film qui n'est pas dupe de l'utopie communicationnelle. *L'humanité* de Bruno Dumont.

Cela amène à se poser la question du statut du verbe dans le cinéma québécois. Pauvre en budget, est-il pour autant condamné à l'évocation pour exister? D'un cinéma de la parole (du verbe), aurions-nous évolué vers un cinéma bavard, au stade oral (si on peut encore aujourd'hui évoquer Freud, lui-même mis à mal par l'idéologie de la communication)?

À l'heure de la mondialisation, la tradition orale se porte bien. Pas celle du griot d'antan sous le baobab ou des parlures au sens où Perrault pouvait l'entendre, mais une oralité audiovisuelle qui change la donne du langage. C'est l'influence la plus importante que l'ensemble des médias, cinéma compris, peut avoir. C'est d'ailleurs l'unique message des médias: vendre et célébrer la communication, expurgée de ces scories que sont les accents, particularismes mais, surtout, exempte de ratés dans la transmission. Cela explique peut-être la virulente et quasi unanime réaction haineuse de la critique face à un film comme ***L'humanité***, qui n'est pas dupe de l'utopie communicationnelle. Même l'imprimé change: les journaux font de plus en plus de place au graphisme, les tags sont partout. Le cinéma y contribue avec sa variante dite audiovisuelle, une forme de cinéma qui s'est répandue dans les années 80 pour nous entraîner dans l'ère de la communication. Produit international, le cinéma de la communication c'est ***The Cell*** mais aussi Luc Besson, Tom Twyker, Robert Lepage. Sorte d'espéranto audiovisuel, le cinéma de la communication se tourne de nouveau vers le muet, un muet bourré de musique et d'explosions, d'effets spéciaux et d'oralité. Nous ne pouvons pas nous payer les explosions, restent la musique et l'oralité. Or, de toute évidence, la langue québécoise pose problème face au marché mondial. Elle reste une langue rebelle, à la fois trop verbale et pas assez exotique, même pour le reste du marché francophone.

Espéranto audiovisuel du *Polygraphe* de Robert Lepage.



Littéralement confiné à un étroit espace du nord-est de l'Amérique, le cinéma québécois semble tenté de passer du verbal à l'oral, de placer le son avant le mot, de considérer l'ensemble de la langue québécoise comme une parlure honteuse qui empêche l'accès au grand Marché. L'anglais est la langue qui ressemble le plus à un son. Le français, c'est encore des mots, ce qui le rend inapte à franchir les barrières nationales. En utilisant l'anglais «on se rapproche un peu de tout le monde et on ne s'éloigne que de quelques misérables petits millions de personnes dont la majorité n'ira même pas voir mes films anyway!» C'est ce que doivent se dire — non sans une certaine candeur — ceux qui tournent en anglais au Québec. ■

YVES ROUSSEAU